

SAINT PAUL, ÉVÊQUE DE VERDUN

626-649

Fêté le 8 février

Cet illustre hiérarque, treizième évêque connu de Verdun et fidèle imitateur des vertus du grand apôtre dont il portait le nom, était français et d'une illustre famille. On ne sait rien de certain sur le lieu de sa naissance le Martyrologe de France dit qu'il naquit au pays d'Autun, en Bourgogne. Le prêtre Berthaire, qui a écrit sa vie, assure qu'il était frère de saint Germain, évêque de Paris mais cette assertion est sans fondement, car, comme il y a plus de soixante ans entre l'un et l'autre, ils ne peuvent pas avoir eu une même mère, comme cet historien le prétend. Ils étaient néanmoins parents et issus d'une même famille, distinguée par la piété et la noblesse de leurs ancêtres. Des sa jeunesse, il montra qu'il n'était point né pour le service du monde, mais pour travailler de toutes ses forces à la gloire de Jésus Christ. Dès qu'il fut en état de se conduire lui-même, il régla de telle sorte sa dépense, qu'excepté ce qui était absolument nécessaire pour son entretien, il distribuait tout aux pauvres et à des œuvres de piété. Néanmoins, n'étant pas encore satisfait de cela, il résolut d'abandonner, comme un autre Abraham, sa parenté et le pays de sa naissance, et de s'en aller en quelque terre étrangère où, s'il était possible, il ne serait connu que de Dieu seul. Quittant donc la France, il s'en alla vers l'Allemagne, au pays de Trèves, et, passant par les déserts et les solitudes des Vosges, il entendit parler d'un monastère où les religieux vivaient en une telle retraite et un si grand silence, qu'excepté les jours de samedi et de dimanche, ils étaient toujours solitaires et séparés. Paul résolut de s'y retirer afin de n'avoir plus de communication qu'avec le ciel. Il s'arrêta sur une montagne assez près de Trèves, au-delà de la Moselle, vis-à-vis d'une abbaye dédiée à saint Martin. On donnait autrefois à cette montagne le nom de Mont-d'Apollon, parce que cette divinité y recevait un culte. Saint Paul renversa l'idole et la précipita dans le fleuve.¹ Le séjour de Paul sur le Mont-d'Apollon lui fit donner le nom de *Paulsberg*, c'est-à-dire montagne de Paul, qu'elle a conservé jusqu'à ce jour. Ses vertus lui ayant acquis dans cette solitude l'estime et la réputation qu'il fuyait, il partit de ce lieu, pour aller se cacher dans l'endroit le plus désert des Vosges; mais Dieu, qui le voulait faire briller comme un astre dans son Eglise, permit qu'étant surpris par la nuit, il fut contraint de se retirer en un monastère, appelé Tholey. Ce monastère était gouverné par un très saint abbé, qui reçut ce pèlerin étranger avec toute l'amabilité possible, et lui rendit tous les devoirs de l'hospitalité ayant reconnu à son visage et à sa façon de parler je ne sais quoi de surhumain, il essaya de lui persuader de s'arrêter dans ce même lieu, sans en aller chercher un plus loin, pour exécuter ce qu'il avait entrepris. Paul, qui n'aspirait qu'à la solitude, ne pouvait s'y résoudre mais le saint abbé lui ayant fait voir que la vie cénobitique l'emportait sur la vie solitaire, et que l'obéissance est le plus grand sacrifice que l'homme raisonnable puisse offrir à Dieu, puisque le Seigneur Jésus Christ l'a préféré à sa propre vie, il se rendit enfin à ses bons avis et se prosterna à ses pieds pour le prier de l'admettre au nombre de ses disciples. Dès qu'il se vit engagé dans cette nouvelle condition, il travailla avec ferveur à l'acquisition de toutes les vertus qui doivent accompagner l'habit religieux, comme l'humilité, la simplicité, la douceur, la pureté et l'obéissance il devint l'exemple de la communauté. Après avoir étudié lui-même les belles lettres au monastère, Paul les enseigna aux autres, et c'est lui qui commença la brillante renommée scientifique de Tholey, dont il fit une sorte de séminaire supérieur où l'on enseignait les lettres divines et humaines, non seulement aux religieux, mais aux enfants des plus nobles familles du pays. Tholey devint bientôt une pépinière d'évêques et de savants. Au moment de la Révolution, Tholey montrait encore, en souvenir de l'antique célébrité de ses écoles, les portraits de douze évêques de Verdun qui s'étaient longtemps assis à l'humble rang de disciples dans ces mêmes salles décorées de leurs effigies. Mais revenons à notre Saint. Ses vertus ne pouvaient demeurer longtemps cachées sans éclater par des miracles. Dieu, qui

¹ C'est, dit-on, en mémoire de cet événement que les bouchers de Trèves avaient la coutume de précipiter, chaque année, du haut de la montagne dans la Moselle, qui passe au pied, une roue enflammée, symbole d'Apollon. A Trèves, et dans un grand nombre d'autres lieux, cette cérémonie se pratiquait le premier dimanche de Carême. Elle se fait encore maintenant la veille de la Saint-Jean-Baptiste dans quelques villages des bords de la Moselle. Cette montagne s'appelait encore Keven, c'est-à-dire, en Celte, la montagne par excellence c'est de Keven que dérivent Cévennes, Genève, *Gebenna*.

prend plaisir à élever les humbles, l'en voulut favoriser par l'occasion que nous allons vous dire. Un jour qu'il était occupé, par obéissance, à la boulangerie, il se voyait pressé par l'heure, parce que le four, qui était chaud, n'était pas encore nettoyé, et craignant que le pain ne fût pas cuit pour le dîner des religieux, il entra dedans, et avec sa cuculle, il en mit dehors tous les charbons et le nettoya, après quoi il y mit son pain, qui s'y trouva cuit au temps qu'il désirait. Ce pain miraculeux servit à rendre la santé à un malade. Le bruit de cette merveille et de plusieurs autres miracles firent jeter les yeux sur lui pour le faire abbé, après la mort de saint Vandelin, et la réputation de sa sainteté appela bientôt au monastère un grand nombre de jeunes hommes, et même des plus nobles et des premiers de la cour, qui se vinrent consacrer au service de Dieu sous sa sage conduite. Parmi les personnes considérables qu'il acquit à l'Ordre, il se présenta un prince français, appelé Adalgise, ou Grimon, de la maison royale, parent de Dagobert. Ce prince, embrasé du désir de la perfection, foula de bon coeur aux pieds toute la gloire du monde pour entrer en religion; et, quittant les grandeurs et les gouvernements des provinces, il se rendit un disciple très obéissant du saint abbé, et, sous sa conduite, il arriva à un haut degré de sainteté. En ce temps-là, savoir, l'an 630, arriva le décès de l'évêque le Verdun, Godon, successeur d'Hermenfroi. Comme les vertus de saint Paul ne se répandaient pas seulement dans le désert et sur les montagnes des Vosges, mais dans les provinces voisines, chacun jeta les yeux sur lui pour le mettre en la place du défunt. La chose étant venue à la connaissance du roi Dagobert, il manda au religieux Adalgise de le venir trouver avec son abbé, que l'on demandait pour évêque.

Paul, qui n'était pas sorti du monde dans le dessein d'y rentrer, renvoya les députés et les officiers du roi, les priant de lui remontrer son incapacité pour cette charge. Le roi, fâché d'une part, mais de l'autre extrêmement édifié de la conduite d'un personnage si saint et si parfaitement humble, lui envoya un plus grand nombre de personnes, afin que, malgré toutes ses oppositions, il fût conduit à Verdun pour y être sacré évêque, selon les cérémonies de l'Eglise. La chose fut faite au contentement de tout le monde, surtout d'Adalgise, qui était ravi de voir son abbé élevé à une dignité si éminente, et qui s'estimait très honoré de le servir en qualité de diacre. Il lui donna un avis très sage et très avantageux pour le temporel de sa cathédrale de Verdun. Elle était si pauvre, que l'on n'y avait pas de quoi entretenir des chanoines pour la servir on était contraint de chercher chaque jour quelque prêtre pour y célébrer la liturgie et réciter le divin office. Cette grande pauvreté de l'église de Verdun avait été causée par les Bourguignons qui en avaient usurpé tous les revenus après la guerre fatale que Thierry, leur roi, fit à Théodebert son frère, roi d'Austrasie. Les fidèles, réduits à la même indigence par les vexations de l'ennemi, ne pouvaient non plus fournir à l'entretien des ministres des autels. Tel était le triste état de l'église de Verdun, lorsque saint Paul fut tiré du monastère de Tholey pour la gouverner. Adalgise, son cher disciple et son ami très intime, qui avait beaucoup contribué à le faire connaître à la cour et avait tant travaillé pour le faire nommer évêque, lui fut d'un grand secours pour obtenir la restitution des terres de son église. «Adalgise», dit la chronique, «se transporta avec son bon maître Paul en la cour du roi Dagobert, remontrant l'indigence et la pauvreté de ladite église de Verdun, lequel lui donna de très grands biens en terres, seigneuries, rentes et argent avec lettres et chartes, de grands privilèges, libertés, immunités et franchises. Non seulement Adalgise aida à obtenir du roi ces dons en faveur de l'église, il la dota encore avec ses propres biens. Il lui soumit l'abbaye de Tholey, qui avait été bâtie sur un fonds à lui appartenant et sur laquelle il conservait une entière juridiction à saint Paul et aux évêques de Verdun, ses successeurs.

Paul s'était non moins appliqué à choisir et à former de bons ministres des autels, à faire reflourir le service de Dieu et la discipline dans tout son diocèse. La sainteté de sa vie, jointe à la sagesse de son gouvernement, changea bientôt la face de son église. Le don des miracles que Dieu lui accorda donna encore plus d'éclat à sa vertu et le rendit célèbre dans toute la France. Il fut estimé du roi Dagobert et de saint Sigebert son fils, du maire du palais, des ministres et de tous les grands de la cour d'Austrasie. Il était lié d'amitié avec tout ce qu'il y avait de saints dans son siècle : saint Arnoult et saint Goeric, évêques de Metz, saint Cunibert, de Cologne, saint Modoald, de Trêves saint Amand, depuis évêque de Maëstricht, saint Pallade, d'Auxerre, saint Omer, de Thérouanne, saint Eloi, saint Ouen, et plusieurs autres.

Il nous reste une lettre de saint Didier, évêque de Cahors, surintendant des finances sous Dagobert, adressée à saint Ouen de Rouen, dans laquelle il se glorifie de l'étroite amitié qui le lie à saint Paul, de Verdun. Dans une autre lettre, Didier invite notre évêque à la dédicace d'une nouvelle église. Saint Paul, de son côté, écrivait à Didier nous possédons encore deux de ces lettres qui prouvent chez lui une instruction littéraire remarquable. Dans

une de ces lettres il remercie son ami des bords de la Garonne de lui avoir envoyé dix pièces de vin de Falerne, c'est-à-dire d'excellent vin de Cahors.

Les auteurs qui parlent de ce saint évêque le qualifient de *Restaurateur de l'église de Verdun*, et c'est à bon droit, si l'on considère que la régularité établie par lui dans cette église et son clergé triompha de toutes les révolutions qui se succédèrent du 7^e au 8^e siècle. Pasteur pieux, autant qu'habile administrateur, il veillait surtout à ce que son peuple sanctifiât le dimanche. Il fit bâtir une église à la campagne, hors de l'enceinte de la ville, pour y attirer ceux des fidèles qui voulaient se délasser et prendre l'air dans l'intervalle des offices. Il la dédia à saint Saturnin de Toulouse, et y plaça des reliques de cet apôtre, qu'il devait à la libéralité de Dagobert. Le prêtre Berthaire, qui a écrit la vie de Paul sur l'ordre de Dadon, un de ses successeurs à l'évêché de Verdun, dit aussi qu'il fit plusieurs prodiges; qu'il rendit la vue à des aveugles, qu'il fit marcher droit des boiteux, et qu'il guérit plusieurs malades de différentes infirmités et que l'on voyait de son temps, à son tombeau, plusieurs tableaux qui représentaient les miracles qu'il avait faits pendant sa vie et après sa mort. Plût à Dieu que cet écrivain nous eût appris, plus en particulier, ce qu'il avait vu et reconnu d'un si digne prélat, afin que nous ne fussions pas obligés de dire si peu de chose des merveilles que Dieu a opérées par son intercession. Enfin, après avoir dignement administré l'église de Verdun, il arriva à l'heureux moment auquel il aspirait avec tant d'ardeur, pour aller jouir de la bienheureuse éternité. Il mourut le 8 février, environ l'an 649. Son corps fut inhumé, selon son ordre, dans l'église qu'il avait fait bâtir en dehors de la ville, sous le nom de Saint-Saturnin, et qui s'est depuis appelée Saint-Paul.

RELIQUES ET CULTE DE SAINT PAUL

Le concours de peuple qui se fit son tombeau amena l'établissement du faubourg de Saint-Paul, au nord de Verdun. Une huile merveilleuse coulait de ce tombeau, laquelle guérissait toutes sortes de maladies. Lorsque l'église de Saint-Saturnin eut été ruinée par les Normands, vers le commencement du 10^e siècle, cette liqueur parut sortir, en plus grande quantité, du tombeau de saint Paul; ce qui faisait dire au dévot peuple de Verdun, que la pierre pleurait à cause de la négligence qu'on mettait à réparer ce lieu sacré. Or, les religieux de Tholey ayant appris que le corps de saint Paul était délaissé, ils vinrent à Verdun, visitant les églises, comme passants et pèlerins. Une nuit, ils entrèrent dans l'église Saint-Saturnin, ouvrirent le sépulcre, prirent le corps du Saint et l'enveloppèrent dans un fin suaire. Ils partirent, cheminant toute la nuit, et tirant vers leur monastère. Le matin, ils pensaient être bien loin mais ils n'étaient qu'à environ deux heures de Verdun, dans un bois, en un lieu qui fut depuis appelé Paul-Croix. Après s'être reposés, ils voulurent continuer leur chemin, mais ce fut chose impossible à eux, car ils allaient et venaient, ramenés par une main invisible, à leur point de départ. Or, en cette même nuit, un saint prêtre entendit une voix qui disait : *Ô Verdunois avaricieux, vous perdrez par votre négligence le bon patron de votre cité, saint Paul, dont des étrangers ont dérobé le corps cette nuit.* Le saint homme, effrayé, fie leva en toute hâte et réveilla les habitants qui, vérification faite, trouvèrent qu'il avait dit vrai; on se mit à la poursuite des larrons de reliques et on les rencontra bientôt à l'endroit où les arrêtait la main de Dieu. On accorda aux moines de Tholey une partie des os de la tête qu'ils transférèrent à leur monastère; le reste du corps fut rapporté à Verdun dans son tombeau et conservé désormais avec plus de décence. On érigea une croix de pierre et un autel à la place où les religieux de Tholey furent atteints par les habitants de Verdun. Ce lieu, situé entre Verdun et Haudiomont, sur la route de Metz, a conservé jusqu'à nos jours le nom de Paul-Croix. Paul-Croix fut d'abord un simple pèlerinage transformé plus tard en prieuré à l'occasion d'un prodige que la tradition raconte à peu près en ces termes : «Avec le temps, la dévotion au pèlerinage de Paul-Croix avait fort diminué. Il advint donc qu'un homme du voisinage eut besoin d'une grande pierre. Sans avoir révérence à Dieu et à saint Paul, il alla prendre la pierre qui servait d'autel devant la croix et l'emporta furtivement en sa maison pour l'appliquer à un usage tout profane mais il arriva bientôt après que tous ses chevaux, bœufs, moutons périrent de mâle mort et lui-même tomba si grièvement malade qu'on s'attendait à le voir trépasser. A ce moment, il eut souvenance du larcin qu'il avait commis, et alors avec grande repentance, il cria merci à Dieu et à saint Paul; il renvoya donc la pierre et fut guéri. A raison de quoi tout le peuple commença de nouveau à avoir grande dévotion à saint Paul et fréquenter ce lieu où se firent maints miracles».

Ce lieu devint si célèbre, qu'en 1107, les moines bénédictins de Saint-Vannes y établirent un prieuré, lequel a disparu depuis longtemps.

Quant à l'église de Saint-Saturnin, elle fut réédifiée vers l'an 973 par Wilfrid, évêque de Verdun, qui leva en même temps de terre les reliques de saint Paul et les mit dans une châsse d'argent pour les exposer à la vénération des fidèles. Il établit en même temps près de cette église un monastère de Bénédictins. Ce monastère fut donné en 1136 aux religieux de Prémontré, par l'évêque Albéron. En 1552, les nécessités de la guerre ayant amené la démolition du monastère, l'évêque Psaume rebâtit l'église dans l'intérieur de Verdun même, au lieu où était la célèbre abbaye de Saint-Paul, qui a conservé les reliques de son patron jusqu'à la Révolution; les bâtiments sont aujourd'hui transformés en palais de justice. Les reliques sont dans le trésor de la cathédrale de Verdun. Au moment de la Révolution, l'église de l'abbaye possédait en outre un bras de saint Saturnin de Toulouse. Cette relique est maintenant perdue ou tout au moins sans authentique.

La Martyrologe romain, celui d'Usuard et celui de France, font mémoire de saint Paul en ce même jour.

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 2